

## Préface non utilisée pour le livre de : *Mauvaise mère va*

Attendre un enfant, c'est un peu comme partir en voyage, à bord d'un bateau et quitter le monde pour partir loin ... Plutôt à bord d'un voilier qui glisserait majestueux et silencieux sur l'onde, la voile se gonflant peu à peu d'un vent chaud et caressant.

Et on s'imagine, toute de blanc vêtue, le regard dans le vague, le cœur serein et les pensées toutes tournées vers le secret de son ventre, pendant que défilent imperturbables les beautés de l'Égypte.

Et vogue la felouque jusqu'à sa destination finale, accostage en douceur avec son bébé, le plus beau des rois-soleil.

Oui, devenir mère, on le rêve plutôt comme ça, sinon pour soi - il y a les éternelles pessimistes qui s'auto-prédisent tous les malheurs du monde, mais qui espèrent dans le fond que cela ne se réalisera pas -, du moins de manière générale.

Il faut bien rêver un peu quand on sait l'épreuve de l'accouchement, des contractions, du sang versé et de la douleur, pour peu que la péridurale ne fonctionne pas ou qu'on ne la souhaite pas.

Car on le sait depuis qu'Eve a croqué une pomme, l'accouchement ça fait mal, et cela de manière quasi incontournable. Mais cette souffrance là, c'est le seul accroc toléré dans son rêve ouaté de maternité bienheureuse. Et donc au pire, c'est juste un peu endolorie qu'on descendra du bateau, pharaonne-mère extasiée.

Parce qu'on n'imagine pas un seul instant qu'il puisse y avoir d'autres bémols dans son beau rêve.

Voilà peu ou prou la maternité telle qu'on la connaît, qu'on la désire, qu'on nous la promet et qu'on nous la vend dans certains magazines. Citations ou proverbes « en béton » à l'appui pour les plus dubitatives : « Le mal joli s'oublie vite », « La naissance de son enfant c'est le plus beau jour de sa vie » et « Promis, juré, craché, si je mens je vais en enfer ». Sauf que parfois on ne croit pas si bien dire en évoquant l'enfer quand on parle de vérités indiscutables !

Tout serait donc beau, rose ou bleu, sublime et instinctif dans la maternité, ...vraiment ?

Valérie semble nous dire dans son ouvrage que rien n'est moins certain en la matière et même si d'emblée, elle s'auto-proclame « mauvaise mère » pour devancer les critiques, elle aimerait sans doute un peu plus de bienveillance et de compréhension à son égard. De la nuance à minima.

« *Mauvaise mère, va !* », titre t'elle son témoignage-confession.

Mais va ... où, pour reprendre sa formule ?

Oui, où vont-elles ces mauvaises mères que l'on apostrophe de la sorte et à qui on enjoint de circuler prestement hors de notre vue ?

Où peuvent-elles aller, celles qui ne rentrent pas dans le moule de la maternité heureuse, facile et innée, celles qui ne le montrent pas et pire, celles qui ne le ressentent pas ?

Oh, autrefois c'était simple et radical, on ne s'embarrassait pas de nuances dans la critique ou le jugement, et le sort de ces femmes était vite réglé. Les mauvaises mères - notion qui s'appliquait aussi bien à la mère maltraitante ou infanticide multirécidiviste, aux filles-mères dites de « mauvaise vie », qu'à celles qui déprimaient trop fort, enfin à toutes celles qui pouvaient inquiéter la morale de l'époque, la sécurité de la nation ou donner tort à la Mère

nature et donc à son créateur Dieu le Père- allaient, selon la gravité de leurs fautes, au mieux, dans les couvents et les asiles d'aliénés, au pire, en prison, voire sur l'échafaud.. Et croyez moi, elles n'en ressortaient pour ainsi dire jamais, sauf... les pieds devant.

Plus tard, elles ont trouvé place dans les premiers hôpitaux psychiatriques, grâce à quelques médecins plus humanistes que la moyenne. Ceux-ci s'émouvaient peut être aussi à l'idée de passer à côté d'une nouvelle maladie qu'ils ne pourraient observer et juguler ; les dépressions et les psychoses puerpérales sont donc ainsi venues expliquer ces déviances maternelles. On avait fait là un grand pas en avant, mais plus dans la validation d'une nouvelle maladie psychiatrique que dans la reconnaissance d'une légitimité à ne pas être au rendez vous de la naissance de son enfant ...

Et puis quelques années plus tard, deuxième pas en avant. D'autres psychiatres trouvèrent qu'il était encore plus humain et « bénéfique » (comprendre aussi « rapide » et donc économique) de soigner les mères avec leur bébé.

Être une mauvaise mère était toujours appréhendé comme une maladie à éradiquer, mais au moins elles n'étaient plus séparées de leur enfant puisqu'il pouvait accélérer leur guérison. Bien entendu, cette prise en charge étant expérimentale et donc fort rare à l'époque, seules les plus « atteintes » pouvaient en bénéficier. Disons que ces hospitalisations s'adressaient d'abord à celles qui avaient des antécédents psychiatriques avant de devenir mère, renforçant du coup l'idée qu'une maternité défaillante ne pouvait être que le signe révélateur d'une maladie psychiatrique sous-jacente.

« Être mère » passait donc toujours par le fait d'être une « bonne mère », d'aimer son enfant dès le premier regard et de lui assurer un maternage adéquat et sans faille. Et cela d'autant plus que le bébé, autrefois simple tube digestif brailleur, était devenu entre temps, une personne, avec des émotions propres et un développement psychologique à assurer.

La maternité étant désormais définie comme une fonction à la fois maternante, éducative et affective incontournable, plus question que les mères défaillantes - ex mauvaises mères - demeurent en l'état. Elles doivent se faire soigner ! Quant à être reconnues elles aussi quand elles accèdent à leur maternité, comme une personne à part entière, avec des émotions et un cheminement psychologique qui leur soient propres, les mères devront patienter encore un peu.

Un pas en avant à la fois, vous dit-on !

« Mauvaise mère, va ! » ... mais où donc, aujourd'hui ?

On pourrait croire qu'avec le développement de la psychiatrie et l'apport de la psychanalyse complétés avec la venue récente de maternologues, les mauvaises mères savent désormais où et à qui aller se confier. Autre découverte également, au niveau des statistiques, elles seraient au bas mot, mais alors très bas mot, 10% des accouchées, soit plus de 80 000 femmes par an, à se retrouver dans de grandes souffrances psychiques quand elles deviennent mères. Cela ne devrait-il pas faire du bruit dans la rue, voire dans les cabinets médicaux, non ?

Mais si la qualité des soins a progressé incontestablement - à défaut de leur offre -, est-ce que les mentalités et le regard posé sur ces « mauvaises mères » ont changé et en premier lieu chez les femmes elles mêmes ?

Est-ce que, fortes de ces avancées médicales et psychologiques, celles-ci s'accordent spontanément le droit, comme le fait ici Valérie, de dire tout haut que quelque chose ne va pas depuis qu'elles ont donné naissance à leur enfant, que quelque chose du rêve de l'élégante felouque filant sur les ondes a peut-être sombré, tout ou en partie, dans les eaux du Nil, eaux que l'on sait infestées de crocodiles ? Osent-elles mêmes se penser en difficulté avec leur bébé ?

Il faut bien plus que du courage pour songer à en parler. Il faut déjà avoir la garantie qu'on trouvera un interlocuteur bienveillant, et qui plus est compétent en soins de maternité, comme devrait l'être tout médecin ou psy. Les crocodiles du Nil ne sont pas les seuls dangers quand on y sombre. Parler, c'est comme s'ouvrir en deux et prendre le risque d'une

hémorragie psychique. Les professionnels qui travaillent dans les unités mères bébés le savent bien, eux : on commence d'abord par aller plus mal quand on se décide enfin à parler dans l'espoir d'aller mieux.

Et puis pour parler, il faut les mots adéquats et ceux-ci se dérobent, voire manquent, quand il s'agit d'exprimer son malaise à l'égard de son bébé, ou sa folie de mère... Quels mots choisir pour décrire ce « monstre », qui s'est jeté sur vous et vous terrasse depuis que votre enfant est né, cette « chose » qui vous empêche de l'aimer ou d'apprécier sa présence, ce succube accroché à votre épaule et qui vous martèle à chaque instant de la journée, que vous êtes tout sauf sa mère et que vous feriez mieux de disparaître pour son bien ?

Il y a bien des mots, mais ce sont ceux des médecins, ceux des « sachants » : angoisse, dépression, anxiété ... On n'a pas toujours envie de les utiliser puisqu'ils sont d'abord là pour signifier à votre interlocuteur que vous êtes malade avant d'être mère. Quant à utiliser ceux que votre souffrance vous souffle, autant déclarer de suite « Je suis folle, vous pouvez prendre le bébé et m'enfermer... »

Mais quand on devient mère, on ne rêve pas de cela. Souvenez-vous, le bateau qui glisse sans heurts sur les ondes et le bonheur au bout du quai une fois accostée. On est loin d'imaginer qu'il faudra se munir d'un dictionnaire de synonymes. Et s'il y a des bonheurs en maternité qui vous laissent sans voix, il y a aussi des malheurs qui vous laissent muette et désespérée pendant longtemps.

Et il y a pire encore que de se taire et avaler sa peine, il y a le danger de faire semblant, de dissimuler, voire de jouer la comédie de la « bonne mère comblée par son enfant ». Les dépressions de maternité ont cela de particulier, c'est qu'elles sont parfois qualifiées de « souriantes » dans les manuels de psychiatrie.

Bien qu'au sein de l'association Maman Blues que j'ai eu l'honneur de fonder il y a quelques années avec d'autres femmes, nous trouvions peu de ces « souriantes » insoupçonnables, il est vrai qu'elles s'adressent essentiellement à nous via Internet et que nous n'avons pas accès à leur visage. Mais on peut légitimement douter du nombre de ces dépressives qui seraient souriantes en permanence et ne laisseraient rien transparaître.

Muettes, elles ne le sont pas longtemps sur le forum de notre site web. Pour peu qu'elles se sentent en confiance, les mères en difficulté maternelle trouvent petit à petit les mots de leurs maux. La prise de parole par clavier interposé est bien plus « contagieuse », que la dernière grippe H1N1 hexagonale.

Mais désespérées de la maternité, elles le sont toutes quand elles s'adressent à nous pour qu'on les aide dans notre association.

Elles sont toutes :

Désespérées de ce qu'elles n'éprouvent pas - se sentir mère de leur bébé - ou plus - le bonheur de vivre - depuis cette naissance.

Désespérées de ne pas trouver le courage de consulter.

Désespérées quand elles le font, de constater qu'il y a fort peu de soins adéquats disponibles.

Désespérées que leur famille ne voit rien de leur souffrance ou n'y entende rien une fois mise devant le « fort-fait » accompli.

Désespérées à l'idée que leur enfant puisse peut-être en pâtir ou qu'on leur retire.

Désespérée à l'idée de craquer et de sombrer dans la folie...

Ce que l'on sait moins, c'est que la somme de toutes ces désespérances peut mener au suicide. Mais pour le moment les statistiques n'ont pas encore officié dans ce domaine. Evidemment, personne ne va se précipiter pour soulever ce pan noir de la maternité puisqu'on n'aime pas les rêves qui prennent l'eau et les mères sont depuis la nuit des temps considérées comme les « Titanic » de nos existences : imaginées, créées et vendues comme insubmersibles.

Vous me direz aussi qu'un iceberg sur le Nil, on n'a jamais vu ça ! Pourtant, c'est le propre des rêves de mettre en scène l'impensable. Est-ce à croire qu'en matière de maternité, on s'illusionne bien plus qu'on ne rêve ? Il n'y a plus qu'à espérer alors que les mères lèvent elles mêmes, très vite, ce voile noir de la maternité et qu'elles cessent de s'en servir comme d'un linceul.

Car « l'impensable de la maternité », c'est-à-dire ces états de remaniements psychiques extrêmement douloureux, que nous nommons aussi difficulté maternelle, n'a rien d'irréversible. Nous le savons par expérience chez Maman Blues, à ces moments terribles et dévastateurs, peut succéder une véritable expérience fondatrice ou réparatrice de son existence, pour peu que les femmes en soient prévenues avant de s'embarquer sur la felouque-galère, pour peu qu'on les accompagne dans ce voyage.

*« J'ai acquis une richesse intérieure que je ne rendrais pour rien au monde, par contre je veux bien la partager et en donner un peu si cela peut servir... »*. Oui, comme nous le confirme Valérie, on peut rapporter des trésors de ces profondeurs maternelles. Tel ce livre, qu'elle nous offre et que liront j'espère, tous ceux qui ne craignent pas de faire prendre l'eau - un petit peu - à leurs beaux rêves de maternité.

**Nadège Beauvois Temple**

Coprésidente de l'association Maman Blues

Association parentale d'information, de sensibilisation et de soutien autour de la difficulté maternelle.

[www.maman-blues.fr](http://www.maman-blues.fr)

**juillet 2010**